

ROCK & FOLK

présente



les 250 meilleurs DISQUES

M2951 - 4H - 40,00 F - RD | HORS-SÉRIE N°4 - DÉCEMBRE 1991 | SUISSSE 12,50 FS - CANADA 10,50 \$



MEGASTORE



Les Américains égarent une bombe H, on arrête Timothy Leary, pape du LSD, Monty Clift, André Breton et Cléo de Mérode meurent, Courrèges habille la femme en blanc, tandis qu'à San Francisco a lieu le premier love-in et que l'on découvre la musicassette et "Les Demoiselles De Rochefort". Les Américains égarent une bombe H, on arrête Timothy Leary, pape du LSD, Monty Clift, André Breton et Cléo de Mérode meurent, Courrèges habille la femme en blanc, tandis qu'à San Francisco a lieu le premier love-in et que l'on découvre la musicassette et "Les



Bob Dylan

COLUMBIA/SONY MUSIC

Blonde On Blonde

Oui ! "Blonde On Blonde" est génial. Vous y retrouverez le Dylan de "Bringing All Back Home", et celui de "Highway 61 Revisited", dans une forme encore plus éblouissante, dans une forme supérieure. Quels sont les thèmes ? L'incompréhension des populations béates et ignares : *Ils vous lapident quand vous essayez d'écrire un bouquin* / *Ils vous lapident quand vous remettez ça* / *Ils vous lapident quand vous jouez de la guitare, etc.*

C'est le fameux "Rainy Day Woman N° 12 et 35", auquel on a attribué un sens caché d'encouragement au LSD : "Everybody Must Get Stoned", "Tout Le Monde Doit Se Bourrer La G...". L'ennui, c'est que si Dylan avait voulu crier "Allez, Droguez-Vous", il ne l'aurait pas dit à demi-mots, il ne se serait pas gêné pour énoncer une pensée claire et nette sur la question. Autre thème, celui-ci répété quatre fois : la solitude et l'attente. C'est d'abord "I'm pledging my time, early in the morning, late at night, hoping you come through too." Puis, il y a l'extraordinaire "Memphis Blues Again". Bob y raconte comment il s'emmerde profondément dans ce petit bled du Sud, Mobile, qui est la capitale du lieu commun et du quotidien banal. Le troisième thème important et résumé dans l'un des titres : "I Want You, So Bad" : "Je Te Désire Tant". S'y rattachent aussi "Temporary, Like Achilles", et, de plus loin, "Just Like A Woman". Autre sujet, un humour bon enfant dans "Leopard-Skin Pill-Box Hat" : "Ton nouveau chapeau en léopard, tu as l'air tellement chouette avec ! Tu me laisserais bien sauter dessus de temps en temps, dis ?". Enfin, le morceau de choix s'intitule "Sad Eyed Lady Of The Lowlands", une ballade d'onze minutes vingtrois qui couvre une face entière et qui conte très mélancoliquement l'histoire d'une petite paysanne qui a mal tourné. Les images poétiques sont ici très belles et elles peignent avec beaucoup de délicatesse cette "dame aux yeux tristes venue des terres basses".

PHILIPPE RAULT

Seul Dylan du numéro, mais le plus beau, avec "Highway 61 Revisited"... paru trop tôt !



The Beach Boys

CAPITOL/EMI

Pet Sounds

Brian Wilson a (avait ?) du génie, tout le monde sait ça. Et les Beach Boys étaient (sont ?) le véhicule idéal pour ce génie, pas de doute. Résultat, une trentaine d'albums, des hauts et des bas, quelques purs joyaux. De ces joyaux, "Pet Sounds" est le plus brillant. L'incomparable "Pet Sounds", à coup sûr l'un des cinq ou six plus beaux albums de rock music jamais réalisés, est le disque parfait à tous les niveaux : écriture, interprétation et production. "God Only Knows", "Caroline No", "Wouldn't It Be Nice", "That's Not Me", "Sloop John B", qui se lassera un jour de les entendre ? Indispensable.

PHILIPPE PARINGAUX

Vingt-cinq ans après son enregistrement, "Pet Sounds" reste un album unique, aussi bien dans la carrière du groupe que dans le contexte de l'époque, pourtant peu avare en innovations, 66 étant l'année de "Revolver", "Aftermath", "Blonde On Blonde", "Eight Miles High" et "River Deep Mountain High". Libéré de la corvée des tournées, Brian Wilson, avec la complicité du parolier Tony Asher, entreprend de peindre en sons inédits ses paysages intérieurs, avec une infinie délicatesse de touche. Chorales éthérées dans lesquelles son falsetto angélique se taille la part du lion et trafics insensés de studio s'entremêlent pour atteindre une beauté céleste, dont "God Only Knows" est l'exemple le plus célèbre, avec "Sloop John B", folk-song caraïbe transcendée. Le genre de disque à vous faire croire en Dieu si vous êtes athée, et à vous faire venir les larmes aux yeux d'émotion.



Niagara

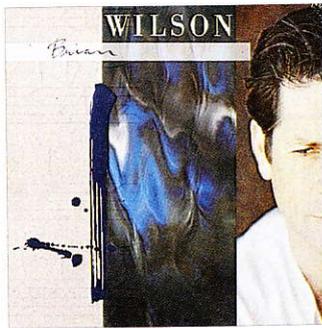
POLYDOR

Quel Enfer !

Il serait peut-être temps de laisser "Tchiki Boum" de côté et de faire face à une réalité : Niagara est un des très (trop) rares grands groupes de rock français, Muriel Laporte-Moreno une chanteuse à tout bouleverser et Daniel Chenevez un quasi-sorcier. Mais comment supposer que ces tout nouveaux-venus, débarqués d'on ne sait où sans les sempiternelles années de galère, qui plus est, entrés d'emblée au Top 50 avec une gentille scie, pouvaient se muer en quelques mois en artistes complets, pointus et inspirés ? Personne. C'est pourquoi cet album va faire grincer des dents. Comment ce métier va-t-il accepter que Daniel Chenevez, même pas trois ans d'ancienneté, puisse accoucher *seul* d'une telle qualité sonore, de tant de bonnes idées, de si superbes arrangements ? De ces cuivres secs et précis qui soulignent les torrides "Assez !" ou "Au Royaume Des Souds" ? De ces rythmiques qui feraient pâlir Eurythmics ? De cette guitare dobro qui pulse sur "Assez !" et "La Fille des Collines" ? De ces arrangements de violons révolutionnaires et joués, comme tout le reste, par de vrais musiciens débauchés en Belgique ? Cet album est un *must*. Les prochains mois, la jalousie va voler bas. Quel enfer !

ALAIN GARDINIER

... Niagara ?!... Ça va hurler...
Chouette !



Brian Wilson

SIRE (IMPORT US)

On croyait l'aventure Beach Boys définitivement noyée dans la baie de San Francisco avec la dernière plongée de Dennis W. (une grosse dose d'alcool et beaucoup trop d'eau salée). On pensait Brian Wilson définitivement perdu dans ses rêves et ses cauchemars, héros depuis des lustres fatigué, soignant à l'asile ses fusibles grillés. La surf music vivait depuis longtemps orpheline. Bref, une page d'histoire émaillée de chefs-d'œuvre ("Pet Sounds" en tête) semblait engloutie dans le fracas des déferlantes. Et voilà que Brian Wilson ressort soudain de l'écume du temps avec ce surprenant album solo qui se révèle d'emblée comme le meilleur disque des Beach Boys depuis près de quinze ans. Coup de théâtre à Malibu Beach ! Retour à la lumière, au sable fin inondé de soleil, aux harmonies vocales sublimes, teintées de la mélancolie du grand large, aux arrangements phil-spectoriens, nappés de synthés veloutés, de pointes de harpe, d'éclats de cuivres, ou aux compositions alambiquées, quasi symphoniques. Un des plus grands compositeurs américains de l'histoire du rock, entouré de quelques vieux sorciers, retrouve les vieux secrets de sa subtile alchimie, une formule magique que l'on croyait à jamais perdue. Bonnes vibrations !

PHILIPPE BLANCHET

Juste un vœu : si l'on peut éviter d'attendre dix ou vingt ans pour déguster la suite...



Metallica

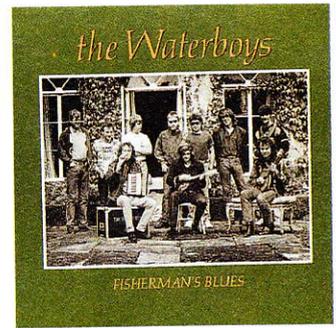
MERCURY / PHONOGRAM

... And Justice For All

La décadence violente des débuts s'est muée en une pseudo-décadence soft et — horreur ! — "progressive"... Parcours classique du groupe "instinctif" qui se croit "underground" et qui se laisse aspirer par la spirale du showbiz, Les Metallica pensent qu'il leur suffit de dire "fuck" à tout bout de champ et de roter pendant les interviews pour conserver leur crédibilité de morveux destroy. Dans la même logique, ils s'imaginent qu'il suffit de composer des titres de six à huit minutes pour être considérés comme des artistes, de s'auto-parodier pour démontrer qu'ils "ne trahissent pas leurs fans" et de surproduire leur album pour prouver qu'ils ne les volent pas... Bref, ils en font trop, c'est-à-dire tout sauf l'essentiel. Ils ont même le vice — et la prétention — de sortir un double simple-LP, c'est-à-dire un simple album gravé sur deux rondelles de vinyle !...

JAMES PETIT

Communiqué de H. SK G., responsable rubrique métal : Un Metallica ? Mettez "... And Justice For All". Si c'est lui qui le dit, pas de doute, Metallica n'avait pas encore "trahi"...



The Waterboys

CHRYSALIS / EMI

Fisherman's Blues

Qui aurait encore pu sortir cette année un album fortement teinté de folklore irlandais sans faire fuir même le plus ardent supporter des verts pâturages de l'Eire ? Mike Scott, l'Écossais, pardi ! Pour une fois, les toujours suspects retours à la nature et aux racines, réclusions et autres recherches de soi semblent avoir été réellement bénéfiques à Mike Scott. En émigrant à Dublin pour suivre son nouveau complice, le violoniste Steve Wickham, le Waterboy en chef a probablement évité l'écueil du gros rock héroïque vers lequel l'entraînait le désormais dissident Karl "World Party" Wallinger. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le morceau sur lequel il fait ses adieux à la "Big Music" s'appelle "World Party", sauf qu'ici c'est le violon de Wickham qui mène la cadence. Ce violon entraîne Scott à la découverte d'une musique aussi pure que simple, dont le dépouillement n'autorise au chanteur qu'une sincère émotion. En rendant hommage à ses maîtres (reprise du "Sweet Thing" de Van Morrison, bribes de Woody Guthrie ou des Beatles), Scott a tenu le pari d'écrire des chansons qui supportent aisément la comparaison : hors mode, mémorables, poignantes, et surtout des textes sobres et intimistes où, loin des poèmes épiques et parfois redondants d'antan, Scott se dévoile enfin. Il devient l'être de chair et de sang, parfois drôle, parfois émouvant qu'il refusait de montrer jusqu'à présent, et c'est tant mieux. "Fisherman's Blues", un des authentiques chefs-d'œuvre de l'année.

HUGO CASSAVETTI

On peut goûter davantage les premiers disques du groupe, plus rock, mais ce "Blues Du Pêcheur", folkeux à souhait, est à coup sûr le coup de maître de Mike Scott.